toutes les deux heures, la température qui oscilla de 96.3 le matin, à 104½ l'après-midi.

Dès lors, je n'eus plus aucun espoir de succès, mais comme la malade insistait pour prendre les injections, je les essayai quand même. Elle les supporta très mal. Les moindres doses provoquèrent des érythèmes douloureux, inflammatoires, et firent encore monter la température qui atteignit 105½ les soirs d'injection, qui ne purent être répétées que tous les quatre ou cinq jours.

Cependant, après trois semaines, le poumon semblait se dégager un peu, et la déglutition était plus facile. Si la température atteignait toujours 103 ou 103½ le soir, elle ne descendait pas plus bas que 98 le matin.

A l'examen, le docteur Duhamel constata une amélioration réelle, mais peu considérable. La malade reprenait espoir. Mais de nouveaux chagrins domestiques et de plus graves embarras d'argent vinrent lui enlever tout courage. Elle fut trois semaines sans prendre une injection, et quand je la revis, elle était au lit, épuisée, pouvant à peine boire quelques gorgées de lait. Je repris les injections, qu'elle supporta plus mal encore que la première fois. Une injection de quatre centimètres provoqua, le lendemain, un œdème généralisé, qui persista plusieurs jours. J'abandonnai donc un traitement qu'il m'était alors impossible de faire et la malade mourut un mois plus tard, c'est-à-dire quatre mois après m'être venu consulter.

Les causes de l'inefficacité du sérum dans ce cas sont faciles à comprendre, et ne demandent pas qu'on s'y arrête longtemps. L'état des reins ne permit d'employer que des doses de un à deux centimètres de sérum, là où il eut fallu en injecter dix ou quinze pour avoir chance de réussir, et tous les deux jours, au lieu de tous les quatre ou cinq jours, ainsi que je fus forcé de le faire.

Le cas était d'ailleurs mauvais à l'extrême, et eut sans doute résisté aux plus fortes doses de sérum, en raison des infections multiples sur lesquelles il n'aurait eu aucune influence, de la profonde intoxication de tout l'organisme, et même des chagrins qui enlevaient à la malade, déjà si affaiblie, toute force de résistance.

TROISIÈME OBSERVATION DELLE ROSA B.

Autre exemple, démontrant que l'infection, l'intoxication et les lésions organiques sont choses différentes, et que s'il est possible de lutter contre le développement du microbe, et même de l'enrayer, on n'a plus la même puissance pour réparer les dégénérescences organiques et nerveuses produites par la longue action des toxines microbiennes ou autres.

Mademoiselle Rosa B. m'arriva le 22 avril 1905, porteuse de deux cavernes, une petite à droite, une grande à gauche, entourées toutes deux d'une forte zone de ramollissement. La température 102.475, le pouls 132, respiration 27.

La malade, âgée de 24 ans, obligée de travailler pour vivre, avait subi, de ce fait, de fortes privations. Courageuse, elle avait travaillé jusqu'à ces derniers jours, et ce n'est que devant l'extrême faiblesse qu'elle venait réclamer assistance.

Les crachats, abondants et épais, étaient remplis de bacilles et de streptocoques, sans compter une infinité d'autres microbes.

La malade avait une hérédité très chargée, son père, sa mère, et cinq oncles étant morts de tuberculose. Elle-même ne toussait que depuis sept mois. C'était donc une tuberculose à évolution particulièrement rapide.